

UN POULET DANS LE BOUILLON - CHAPITRE 19

Un roman policier de Stephan M. Pagnoncini™

UNE FUITE PRECIPITEE

A Bâle, la perquisition de la société Glockenhof s'était révélée un véritable succès. Toutes les preuves des relations, de la coopération et de la collaboration étroites entre l'une des plus grosses entreprises de boucherie de Suisse et «**EUgen**» étaient établies. Par ailleurs, les enquêteurs bâlois, sous la direction du commissaire principal Elmar Sarasin avaient confirmé une accointance évidente entre le gérant appréhendé, Karl-Heinz Schmassmann et Stefano Monserrato, le président du conseil d'administration d'«**EUgen**» ainsi que son frère jumeau Daniele. L'épouse de Schmassmann est même la plus jeune sœur des jumeaux. Les implications sont aussi intensives que profondes. Sans attendre, les spécialistes de l'Office fédéral de la Santé publique et de l'Office vétérinaire fédéral saisissent les animaux hybrides encore en vie et les évacuent immédiatement à l'aide de la semi-remorque d'«**EUgen**». Certains animaux sont parqués dans des cages séparées pour être analysés, les autres immédiatement tués dans la chambre à gaz mobile et aussitôt brûlés. De même que la viande surgelée trouvée dans les entrepôts. Les collaborateurs sont tous convoqués dans les locaux modernes de la cantine de l'entreprise et interrogés individuellement par les fonctionnaires au sujet de leurs activités, de leurs fonctions et des événements en général. Les spécialistes se chargent des ordinateurs, des mémoires électroniques et des portables, pendant qu'une troupe de techniciens mettent systématiquement l'entreprise sens dessus dessous.



Les spécialistes trouveront-ils assez de preuves contre la société Glockenhof? Qui est-ce qui se cache derrière tout ce gâchis?

Une armada de plus de 100 fonctionnaires se met à fouiller la société Glockenhof jusque midi, en deux heures le plus gros est fait. Les preuves accumulées sont suffisantes pour étendre le mandat de perquisition à la filiale baloise d'«**Ugen**». Peu avant 11 heures, Elmar Sarasin appelle son collègue bernois Peter Bärtschi sur son portable et le prie de surveiller personnellement la perquisition de la société Biotech, ce que Bärtschi et Matthias acceptent avec plaisir, bien entendu. Le commissaire ne raccroche pas sans rappeler instamment à Sarasin le rendez-vous de 15 heures à l'hôtel Mövenpick d'Egerkingen. Sarasin confirme une dernière fois le rendez-vous de son typique «Ja» bâlois et raccroche. L'après-midi, les collègues d'Elmar Sarasin commencent les recherches systématiques, un travail qui les accapare jusque loin dans la nuit et ne s'achève que peu avant minuit, lorsque le dernier spécialiste quitte enfin les lieux. D'ailleurs, l'OFSP et l'OVF disposent de suffisamment de preuves pour ordonner une fermeture provisoire immédiate et immobiliser la société Glockenhof. Le commissaire principal Peter Bärtschi et son assistant Thomas Matthias sont tout juste occupés à payer leur latte macchiato lorsqu'Elmar Sarasin les appelle. Le Café branché dans lequel ils savourent tous les deux leur boisson favorite se trouve presque exactement entre l'usine de Bâle d'«**EUgen**» et la Société Glockenhof, sur les bords du Rhin.

Les deux inspecteurs quittent le local et, actionnant la sirène et le gyrophare, se retrouvent en moins d'une minute devant les portes de l'entreprise. Bärtschi et Matthias sont les premiers sur place, les enquêteurs spéciaux les rejoignent quelques 10 minutes plus tard. «Merde», beugle Peter Bärtschi énervé, du siège du passager; il tape du poing sur le tableau de bord. Dans sa guérite à côté de la grande porte, le gardien se redresse étonné et observe avec attention les manœuvres de la voiture de police près de l'entrée. «Nous attendrons exactement ici», affirme Bärtschi à son assistant. «Sans ce foutu mandat de perquisition, les mains nous sont liées.» Il sort son portable et compose le numéro d'Elmar Sarasin. Une seule sonnerie, et il décroche. Immédiatement, sans même se nommer, Bärtschi improvise: «Elmar, nous sommes sur place, mais le reste de la troupe est invisible!» Sarasin le rassure, il ne peut s'agir que de quelques instants, il lui conseille la patience. Pendant que les deux commissaires échangent encore des amabilités au téléphone, par la fenêtre Thomas Matthias observe le gardien qui se coince nerveusement le téléphone contre l'oreille et, tout en gesticulant, ne cesse d'indiquer la voiture de police. Matthias donne à Bärtschi un coup de coude dans le côté, le gardien finit par quitter son poste pour se diriger vers eux. En même temps, les enquêteurs bernois observent à travers le pare-brise et la grille en métal de l'entrée de l'usine, que deux hommes d'à peu près le même âge, habillés identiquement, cavalent vers une limousine qui vient d'approcher l'entrée, et s'y engouffrent. La voiture démarre en trombe en direction du terrain de l'usine et disparaît derrière un bâtiment. Bärtschi et Matthias se regardent,

hochent de la tête et hurlent tous deux «Les Monserrato! Putain, ils filent!» Ils ouvrent la portière de la voiture, touchant presque le gardien empressé. Poursuivant les policiers qui se dirigent vers l'entrée, il bégaye: «Que, que..., qu'est-ce que vous faites ici sur notre terrain?» «Police, ouvrez les portes», rugit Matthias au gardien surpris. Celui-ci se plante jambes écartées et droit comme un i à côté de la voiture de police et répond froidement: «Avez-vous un mandat de perquisition, messieurs?» «Il arrive», riposte Thomas Matthias; de l'index de la main gauche, il montre en direction du gardien et de la droite, tire un coup de son arme sur le verrou de l'ouverture qui borde le portail. Le métal saute, le verrou éclate et la porte s'ouvre. L'agent de sécurité ne sait ni ce qui lui arrive ni où il doit regarder. A ce moment, une colonne de voitures de police survient derrière lui et, devant ses yeux abasourdis, un policier démolit la porte à coups de pistolet. Faisant semblant de se rendre, il garde les mains en l'air et reste cloué sur place. Bärtschi, qui entretemps, a enfoncé le bouton d'ouverture de la porte à l'intérieur, fait signe à son assistant de remonter en voiture. Il démarre sans attendre. La voiture de la police bernoise fonce à travers le portail ouvert, les pneus hurlent, Bärtschi saute dans la voiture et son collègue enfonce le champignon. Thomas Matthias stoppe brusquement devant le bâtiment derrière lequel la limousine avait disparu. A travers le pare-brise, les enquêteurs entendent de plus en plus nettement les hurlements d'une turbine d'hélicoptère. Le pied au plancher, Matthias, comme un pilote de rallye, se rue vers le coin du bâtiment. En plein au milieu du vaste terrain de l'usine, ils aperçoivent encore juste la porte coulissante de l'hélicoptère qui se referme. Les pales des rotors pétaradent bruyamment, le pilote accélère. L'hélicoptère s'élève et prend rapidement de la hauteur.



En dernière minute, les frères Monserrato fuient Bâle dans leur propre hélicoptère. Mais pour aller où?

Bärtschi tente de dominer le boucan en criant et en jurant encore plus fort: «Bordel de merde, ils nous échappent!» Thomas Matthias freine des quatre pneus. Du pied gauche, il force la portière, s'abrite derrière la voiture, pose ses mains sur le châssis et vide son chargeur en direction de l'hélicoptère. Mais celui-ci a déjà pris trop de hauteur, les balles ne l'atteignent plus. Matthias veut recharger, mais Bärtschi, qui entretemps s'est précipité vers lui en tournant autour de la voiture, le retient. Il hoche la tête et du menton, lui montre le conducteur de la limousine. «Viens, Matthias, allons interroger le chauffeur, viens», s'écrie Peter Bärtschi, tentant de la calmer. Ils prennent place dans la voiture et parcourent les 100 mètres qui les séparent de la limousine. Celle-ci reste immobile. Ce n'est rien de le dire... Dans son costume sombre, sa casquette de chauffeur sur la tête, le conducteur s'appuie nonchalamment à la portière, donnant carrément l'impression d'attendre les deux policiers. Thomas Matthias est le premier à sortir de la voiture de service, il se dirige tout droit sur le volant de la limousine. Tout en marchant, il sort sa carte de légitimation et la brandit sous le nez de l'homme d'une quarantaine d'années, de type méditerranéen. «Police cantonale de Berne, Thomas Matthias et voici le commissaire principal Peter Bärtschi», vocifère-t-il, en colère. Entretemps, son supérieur, juste derrière lui, se tient à carreau et laisse faire son assistant. Celui-ci questionne le chauffeur sur le lieu de destination de l'hélicoptère. Haussement d'épaules. Crispé, Matthias s'approche de l'homme, le tire sans douceur par la cravate et lui conseille fermement de cracher la vérité. Peine perdue, le chauffeur reste muet. Aucunement étonné, Peter Bärtschi agrippe son assistant à la manche et lui lance: «Matthias, viens, filons, ceci ne sert à rien. Allons dans le bâtiment principal et voyons où en sont les collègues.» Thomas Matthias obéit en vitupérant. En passant par le terrain de l'usine d'«**EUgen**», ils retournent vers l'entrée. Pendant le court trajet, Bärtschi s'affaire sur son portable. Peu après, une conversation presque aimable se déroule: «Guido? Peter Bärtschi ici, hier, police judiciaire de Berne. Tout va bien chez toi? - Et Esther? - Dis donc, tu as encore accès aux données et aux mouvements de vol dans l'espace aérien suisse, non? - Super! Pourrais-tu vérifier pour moi l'immatriculation suivante? - Tu notes? Alors India - barre - Echo Charly Zoulou Roméo. J'attends. - En vol. Je m'en doutais. Mais où va-t-il? Que dit le radar? - En direction du sud. Ah. Pas sur un aéroport suisse? - Déjà juste avant Berne. Hm. - A plein tube, tu dis? - Okay Guido. Merci mille fois, tu m'as rendu un grand service. A bientôt. A propos, si on se faisait un barbecue un de ces soirs? - Je te fais signe. Ciao!» Bärtschi pouffe en direction de Matthias: «Office fédéral de l'aviation civile, contrôle de l'espace aérien, contact direct. Pas mal, non.» Matthias, entretemps quelque peu rasséréné, ne peut s'empêcher de sourire. Bärtschi ajoute: «Le jet de la société «**EUgen**» n'est pas mobilisé, aucun vol n'a été annoncé pour aujourd'hui. Les Monserrato filent en hélicoptère. Tu sais ce que cela signifie, Matthias, tu le sais?»

Matthias manœuvre justement sur le parking des bureaux d'«**EUgen**» et le devine sans peine: «Cela signifie le merdier total. Ils peuvent aller partout et nulle part, mais je me doute de leur destination.» Bärtschi l'interrompt: «La Sardaigne!» Ils se marrent tous les deux. Le fonctionnaire chargé de la perquisition d'«**EUgen**» frappe au pare-brise. Bärtschi descend la vitre et ne montre aucune surprise lorsqu'il entend que jusqu'à présent, des preuves similaires à celles de la société Glockenhof ont pu être recueillies. L'enquêteur et lui s'échangent les numéros, afin de pouvoir s'informer immédiatement du moindre résultat. Entretemps, il est 12.30 heures. 30 minutes AC/CD à fond la caisse. James Rooster est heureux d'être enfin arrivé dans le garage souterrain des bâtiments de l'EPF. Il referme le toit du cabriolet, tourne la clé, éteint le moteur et tourne la tête vers Poulette. «Ça va mieux?», demande-t-il, encourageant. Poulette approuve, se penche vers lui et lui applique un baiser sonore sur la joue. «Viens», souffle-t-elle doucement, «viens, on va essayer de découvrir qui était vraiment Nguyen.» Quelques minutes plus tard, revêtus de blouses blanches, ils se retrouvent dans le laboratoire biologique. Poulette bat le rappel de ses troupes et explique brièvement mais exactement les événements des dernières 24 heures. Apprenant les tractations de Nguyen, ils sont tous bouleversés. Rotissario reste sciemment en arrière et ne sort pas encore l'information de son meurtre. Hautement motivée, elle encourage ses collaborateurs: «il faut que nous puissions dénouer les machinations de Nguyen. J'attends de vous un professionnalisme absolu, ne laissez rien vous échapper. Ni prélèvements, ni analyses. Fouillez le serveur, inspectez les poubelles. James et moi, nous nous chargeons de son bureau personnel. Allons-y, ne perdons pas une minute.» Les collaborateurs se mettent au travail avec la plus grande minutie. Recherchent le moindre échantillon, étudient ses missions, des plus anciennes aux plus récentes. Passent le serveur au peigne fin pour y trouver le moindre signe, le plus petit fichier, n'hésitent pas à descendre dans les caves et à fourrager dans les détritiques. Poulette et James démontent son bureau. Chaque tiroir, chaque dossier et chaque petite note, aussi futile soit-elle, est examinée de tous les côtés. Rien. Après plus d'une heure de recherches intensive, l'équipe peut enregistrer deux résultats. Tout d'abord, l'ordinateur portable de Nguyen a disparu et ensuite, tout en dessous, dans le bloc-tiroirs, James retrouve une carte de visite de Walter Eggenberger, le Conseiller d'Etat d'Uri. Avec son numéro de portable personnel, noté à la main. Sans la moindre hésitation, Rooster s'empare du téléphone posé sur la table et y compose le numéro. Une douce voix féminine chantonne que le correspondant souhaité ne peut être joint pour le moment. Il raccroche. Juste à cet instant, une jeune assistante se précipite dans la pièce. Elle avait été chargée d'analyser les prélèvements d'excréments de Melligen. Elle semble excitée et agite en l'air, par dessus la tête, un papier de format DIN A4. «Poulette, Poulette !», hurle-t-elle émoustillée.

Penchée sur la table, Poulette, en train d'examiner les cartes de visite à la loupe, tourne lentement la tête vers son assistante: «Oui, Nicole, qu'y a-t-il? Tu as trouvé quelque chose?» A présent, plus rien n'arrête la jeune universitaire en fin d'études. «Identique. L'ADN est identique à celui de l'animal que nous avons examiné. Tous les brins sont conformes. Regardez!» Elle accroche un premier transparent à la visionneuse sur le mur et en sort un second d'une enveloppe brune. Elle applique la deuxième sur la première et effectivement, tous les brins de l'ADN sont identiques. Poulette est satisfaite: «Bien, merci, Nicole, excellent. C'est fantastique, nous avons donc ici le produit final d'«**EUgen**». Parfait.» Elle donne quelques instructions supplémentaires à son équipe et prétend avoir un rendez-vous important dans l'après-midi. Elle fait signe à James de s'en aller. Dans l'ascenseur, en direction du parking souterrain, Poulette tire James vers elle et l'embrasse passionnément. Ensuite, comme si de rien n'était, elle consulte sa montre et déclare: «Il est 12.30 heures. Filons à Egerkingen.» Rooster approuve et Poulette demande les clés de la voiture. Il est près de 13 heures lorsqu'ils quittent l'autoroute A1 près du restoroute de Würenlos. Poulette Rotissario laisse tout juste entendre qu'elle est affamée, Une situation qui vient à point à Rooster.



Poulette Rotissario & James Rooster font une brève pause-déjeuner à Fressbalken sur la A1 près de Würenlos.

La suite chaque début de mois sur www.poulet-grand-delice.ch

© by Stephan M. Pagnoncini™ 2011